

L'abeille, miroir de nos angoisses

Christophe André - 02 septembre 2015 - www.cerveauetpsycho.fr

Inquiets face aux bouleversements climatiques et à la mondialisation, nous aurions tendance à transférer nos angoisses sur les abeilles. Deux processus nous y prédisposent : l'identification et la projection.

Qui a dit : « Si l'abeille venait à disparaître de la surface du globe, l'humanité n'aurait plus que quatre ans à vivre. Plus d'abeilles, plus de pollinisation, plus de plantes, plus d'animaux, plus d'hommes » ? La prophétie est attribuée à Albert Einstein. Et même si une enquête minutieuse a montré qu'il n'avait jamais prononcé cette phrase, elle a fait le tour du monde et reste largement reprise. Et à chaque fois que sont évoquées des menaces pesant sur les abeilles, les humains tremblent pour leur propre sort. Il est vrai qu'entre ces deux espèces, les liens sont anciens et étroits...

La ruche humaine

Depuis toujours, nous portons sur les abeilles un regard attentif, et parfois subjectif, marqué par deux mécanismes connus en psychologie : l'identification et la projection.

L'identification est le processus, parfois inconscient, par lequel on intériorise et on s'attribue des caractéristiques propres à autrui, en général valorisées ; on peut s'identifier à un héros humain ou surhumain, mais aussi à des animaux dont on admire la force ou l'intelligence ; cela a été longtemps le cas dans l'histoire avec l'ours, le lion, l'aigle, souvent divinisés, choisis comme totems, protecteurs, symboles, etc. Et bien sûr, avec les abeilles. Non que les humains aient eu envie de ressembler aux abeilles en tant qu'individus, mais plutôt parce que leur fonctionnement social est admiré depuis la nuit des temps.

Un livre récent, *L'abeille (et le) Philosophe*, retrace l'histoire des parallèles que les penseurs ont établis entre les abeilles et les hommes. Ainsi, Fontenelle écrit dans une de ses fables, en 1686 : « Il y a dans une planète, que je ne vous nommerai pas encore, des habitants très vifs, très laborieux, très adroits. Ils sont entre eux d'une intelligence parfaite, travaillant sans cesse de concert et avec zèle au bien de l'État, et surtout leur chasteté est incomparable. » De fait, quelle que soit l'époque, chaque société a pu voir dans l'organisation de la ruche de quoi inspirer ou justifier son propre fonctionnement. L'Ancien Régime appréciait bien évidemment une organisation où chacun reste à sa place en fonction de son rang de naissance et où personne ne se révolte contre le pouvoir en place. Mais les régimes révolutionnaires et républicains ont eux aussi chanté les louanges des abeilles, en les comparant notamment aux guêpes et aux frelons, par exemple au XIX^e siècle dans la célèbre « Parabole des abeilles et des frelons » opposant les frelons parasites (assimilés aux dirigeants de l'État et du clergé, nobles, rentiers, courtisans, etc.) aux abeilles industrieuses (savants, artisans, cultivateurs, négociants, etc.) : si ces « abeilles » productives venaient à disparaître du pays, ce dernier s'effondrerait, tandis que la suppression des « frelons » parasites ne lui ferait aucun mal, et peut-être même au contraire le plus grand bien...

D'autres ont admiré le caractère radicalement social de l'insecte : une abeille isolée, même bien traitée et bien nourrie, meurt inmanquablement, incarnant au plus haut point la notion d'interdépendance chère aux penseurs bouddhistes, selon laquelle le tout n'est rien sans ses

parties, mais aucune partie n'est rien sans le tout... Comme le remarquait en 1793 l'écrivain (largement oublié) Dorat-Cubières, dans son ouvrage *Les Abeilles, ou l'heureux gouvernement* : « Les abeilles ont été pour nous ce que sont les nuages ; chacun y a vu ce qu'il a désiré d'y voir. »

Tout ceci peut expliquer pourquoi, dans notre vocabulaire quotidien, nous utilisons souvent des termes faisant référence au monde des abeilles : faire le buzz rappelle le bruit du bourdonnement, en anglais ; se faire enfumer par des médias ou des politiques évoque la manœuvre de l'apiculteur pour endormir un essaim ; une ambiance de ruche se dit à propos de lieux où chacun s'active avec précision et animation ; le verbe essaimer suggère une vaste diffusion d'idées ou d'attitudes nouvelles, etc. Il est aussi significatif que, dès la Renaissance, le premier animal suscitant un intérêt scientifique jusqu'à être officiellement observé au microscope ait été une abeille, dont les dessins représentant l'anatomie détaillée furent publiés dès 1623.

Frelons de la mondialisation

Nous aimons donc bien nous identifier, en tant qu'espèce, aux abeilles industrielles et solidaires, mais un second mécanisme psychologique entre en jeu dans notre rapport à elles : la projection, ce processus qui nous pousse à attribuer à d'autres des ressentis ou des intentions qui, en vérité, nous appartiennent. Nous jugeons ainsi certains animaux « méchants » ou « nuisibles », projetant sur eux des modes de fonctionnement ou de jugement qui nous sont propres et n'ont rien à voir avec leur univers. Nos projections sur les abeilles sont en général favorables (nous admirons leur intelligence, leur caractère solidaire et industriel) mais elles peuvent aussi être empreintes d'inquiétude. Il en est ainsi du regard que nous portons sur tous les dangers qui les menacent actuellement, et qui ont conduit à une diminution importante de leur population dans de nombreux endroits du globe : la contamination des ruches par un petit acarien parasite venu d'Asie (le varroa) tout comme leur prédation par le frelon asiatique, toutes ces menaces sur les abeilles ne font-elles pas écho à nos propres angoisses vis-à-vis de la puissance montante de l'Orient par rapport à un Occident peut-être en déclin ? Et l'affaiblissement de l'espèce par l'usage immodéré de pesticides et autres polluants chimiques ne nous renvoie-t-il pas à nos inquiétudes sur notre propre santé face aux mêmes substances ?

D'où notre adhésion immédiate à la (fausse) prophétie d'Einstein que nous citons en début de chapitre : la fragilité soudainement révélée de ce petit insecte si étroitement lié à notre propre espèce, et son risque de disparition, nous fait soudain prendre conscience de notre propre fragilité.

Alors, les tourments endurés aujourd'hui par l'espèce *Apis Mellifica* nous ouvriront-ils les yeux, et les abeilles sauveront-elles l'humanité en la motivant à des changements écologiques profonds ? Ou bien n'auront-elles fait que nous précéder dans l'abîme ? Dans les deux cas, l'histoire se continue : morts ou vifs, humains et abeilles resteront étroitement liés, pour l'éternité !